

## PORTRAIT CLÉMENCE MASSART



Cette tragi-comédienne vit pour et par le théâtre. Son complice Philippe [Caubère](#) la met en scène face à la mort.

# Pied aux planches

Par **DIDIER ARNAUD**  
Photo **YANN RABANIER**

**C'**est un ver à l'aise dans sa prose. Un asticot blanc qui se dandine sur une scène en disant des choses essentielles. C'est un tourbillon qui se transforme en mille visages. Il se met un nez, s'accroche une moustache, s'attache un nœud. Il devient, tour à tour, fossoyeur, militaire, reine. Joueuse d'accordéon, vieillard fatigué, spectre. Il envoie son texte assis, couché, debout. Tout bas, soupirant dans un râle, hurlant comme un chien à la mort.

Le ver s'appelle Clémence Massart, 67 ans, et c'est une comédienne. Elle est bien connue dans le milieu du théâtre, assez peu au-delà. C'est une bête. Il faut en être une pour réussir le tour de force de faire rire avec la mort. La mort : elle la tient au bout du doigt, la crache avec une grosse langue, la repousse avec ses pieds, la met à distance en anglais.

La mort, chez Clémence Massart, accroche les mots chez les plus grosses pointures – William Shakespeare, Charles Baudelaire, Jean Giono – et nous les fait entendre en pièce unique. C'est une véritable entreprise théâtrale que cet asticot-là, un pari insensé. Par exemple, capable de nous faire avaler ça, un texte de Vladimir Jankélévitch, comme un bonbon Arlequin à la banane : «*On sait que la mort arrivera, mais comme on ne sait pas ce qu'est la mort, on ne sait pas, en somme, ce qui arrivera ; et de même qu'on ne sait pas quand, on ne sait pas non plus en quoi consiste ce qui va arriver, ni davantage si ce qui va arriver "consiste" en quelque chose. [...] Le fait de la mort est certain, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit clair...*» On descend avec elle dans les caveaux, on rit malgré le froid.

A la sortie de la pièce, encore en maquillage blanc, elle avoue qu'elle commence à «voir» ce dont elle parle : les soldats ventre gonflé au front, Sarah Bernhardt dans ses œuvres, le philosophe qui dispense ses cours. Clémence habite Saint-Mandé (Val-de-Marne) et on la rencontre au café, en bas de chez elle. Elle détaille sa vie, on l'écoute comme en rêve, et quand on relit nos notes, on s'aperçoit que plus rien n'a de sens, avec Clémence Massart.

Son spectacle est né après cette année 2009 où elle a perdu des proches, s'est retrouvée au fond du trou. «*Cet asticot est venu me sauver la vie*», dit-elle. «*Quand on est abandonnée*», les idées arrivent. «*On se dépouille peu à peu, comme si on allait mourir, c'est comme une saison qui s'achève, tout tombe, il faut repartir de zéro.*» Les disparus, les gens qu'on aime, reviennent toujours nous voir, c'est elle qui le dit, et on la croit. Rencontrer Clémence Massart, c'est un peu entrer dans la fabrique d'une comédienne. Une enfant tombée comme un

cheveu sur la soupe, dans une famille bourgeoise. «*Elle a passé sa vie à douter d'elle, à fuir sa famille et à chercher d'autres familles*», dit son frère Antoine, professeur de piano. Clémence est l'aînée de huit enfants. Petite, elle s'invente des histoires, a très envie qu'on la regarde. Elle va voir les spectacles dans le joyau du Grand Théâtre de Bordeaux (Gironde) où au cirque. Famille bourgeoise, père industriel et coureur, enfance bordelaise-landaise, du genre à parler anglais pour que les enfants ne comprennent pas... Elle monte à cheval dans la campagne. Elle a pour oncle Jean Babilée, le danseur fétiche de Cocteau, interprète magnifique du *Jeune Homme et la Mort*. «*J'ai fait des rêves toute ma vie avec cette vision-là*», dit la comédienne.

A 22 ans, Clémence Massart part faire assistante d'un jongleur dans les cabarets. Puis, elle s'essaiera acrobate : cascades automobiles au cirque. 1789, le spectacle d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre du Soleil, lui «*allume*» la tête. Elle y entre, s'y frotte, y aime. A chaque fois, Clémence Massart apprend. Après des années au Soleil, elle rejoint Jérôme Savary et le Magic Circus, puis le Footsbarn Theatre, des Anglais décalés. A chaque fois, elle s'y livre entièrement, et retrouve «*une famille*». Chez Ariane Mnouchkine, elle rencontre Philippe Caubère. Philippe, l'ami, le compagnon. Il est, avec la mère de Clémence, une de ses «*figures tutélaires*».

Chez Massart rôde Caubère. Son jeu prend parfois les accents qu'il a lui. C'est lui qui la met en scène dans *l'Asticot de Shakespeare*. On sent entre les deux l'échange, la patte de l'un sur l'autre. Une mimique quand elle fait le fossoyeur, un «*n'est-ce pas ! ?*» marmonné comme scansion récurrente. Philippe Caubère n'est jamais loin. Tiens, durant l'interview, on voit

## EN 6 DATES

**1943** Naissance à Saintes (Charente-Maritime).

**1960** Clown et acrobaties au cirque. **1971** Théâtre du Soleil. **1981** *Les Mélodies du malheur* au Magic Circus de Jérôme Savary.

**2000** Footsbarn Theatre, tournée en Afrique, en Irlande et en Inde.

**Fin avril 2011**

Dernière de *l'Asticot de Shakespeare*, Théâtre Montmartre-Galabru.

poindre le bout de son nez, elle lui fait un petit signe et l'appelle «*mon Budu*». Clémence souffrirait-elle de la notoriété de Caubère ? Longtemps, ils ont vécu ensemble. Aujourd'hui, ils se revoient toujours, et elle dit lui devoir beaucoup. Il la soutient, regrette qu'elle ne soit pas reconnue à la hauteur de ce qu'elle vaut. Le spectacle de Clémence Massart, joué d'abord à Toulouse, a cartonné. Louanges dans la presse locale. A Paris, il passe presque inaperçu, sauf cinq lignes dans *le Figaroscope* de l'infatigable critique Jean-Luc Jeener. Et tout devait s'arrêter le 15 février, mais Clémence Massart a réussi à jouer les prolongations dans la capitale. «*C'est à Paris qu'on baise ! C'est à Paris qu'on joue !*» lance Caubère.

Pourquoi est-ce si dur pour Clémence Massart, dont le quotidien solitaire est fait de bouts de chandelles ? Avant *l'Asticot de Shakespeare*, elle a joué un hilarant *la Vieille au bois dormant*. Et précédemment, swingué sur des lettres d'amour piquées dans les courriers du cœur. L'amour, les vieux, la mort... Casse-gueule ? Ces deux spectacles ont bien marché mais c'est dur pour tous, sans faire de buzz. Dur pour ceux qui ne font pas partie du réseau (Caubère en sait quelque chose). Les directeurs de théâtre ne veulent plus prendre de risques, il faut désormais «*payer pour jouer*». Clémence Massart est triste les jours de relâche, malade quand elle ne joue pas. «*Exceptionnelle comédienne, clownesque et sincère*», dit Jérôme Savary. Ariane Mnouchkine raconte que c'est toujours «*l'imprévu et la fantaisie*» avec Clémence. Elle a connu ses «*plus gros fous rires avec elle. Je suis contente qu'elle n'ait pas lâché, elle est indépendante et fidèle à elle-même. Elle ne peut rentrer dans une boîte*».

Et en dehors de ça ? La comédienne adore la musique (Bach, Verdi) qu'elle pratique avec brio. Capable de débarquer chez son frère pour cuisiner la tête de veau ou le chapon, saisir l'accordéon, chanter à tue-tête dans le salon. Elle juge la période politique «*dangereuse*», lance un «*formidable !*» pour ce qui se passe en Tunisie. Elle garde une tendresse pour les Landes, d'où elle vient. Elle dit, finalement : «*On ne peut être drôle que si on a le sens tragique, sinon, cela devient de la gaudriole.*» Clémence Massart est une bête de scène : c'est au théâtre qu'il faut qu'elle soit. C'est aussi là qu'il faut aller la voir. ◆